

Le lecteur impuni : 5. Marivaux journaliste

Robert Lévesque

Volume 51, Number 4 (288), June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63807ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2010). Le lecteur impuni : 5. Marivaux journaliste. *Liberté*, 51(4), 102–108.

5. MARIVAUX JOURNALISTE

Marivaux, *Journaux 1*, présentation par Marc Escola, Érik Leborgne et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Flammarion, coll. « Littérature française », 2010, 424 p.

Marivaux, *Journaux 2*, présentation par Escola, Leborgne et Abramovici, Paris, Flammarion, coll. « Littérature française », 2010, 426 p.

Marivaux, en 1720, c'est un jeune homme se sentant déjà avancer en âge (au XVIII^e siècle, on vieillissait assez vite...), c'est un licencié en droit qui n'a jamais exercé, il est frais marié avec une provinciale de Sens plutôt bien dotée (40 000 livres, jolie petite fortune), c'est le père d'une petite fille du nom de Colombe-Prospère, qui sera son seul enfant, c'est un auteur de romans parodiques passés inaperçus et le signataire de petites choses burlesques pensées pour la scène, comme cet *Arlequin poli par l'amour* qui lui vaudra cette année-là, à 32 ans, un premier succès qui le fait remarquer et le distinguera des écrasantes pointures du siècle d'avant (Corneille, Racine, Molière). Eh bien, il peine à *percer*, ce fils d'administrateur; il va lui falloir, pour s'établir, se secouer les rubans dans les salons qui comptent pour faire sa place (celui de Mme de Lambert, qui signe des avis de morale filiale et familiale, celui de Mme de Tencin, qui commet des

romans dits *sensibles*, marquises se piquant d'écrire). Le Regnard du fameux *Légataire universel* est mort, mais il y a Lesage qui a connu l'avantage d'un scandale avec son *Turcaret*, qui choqua tant en 1709 les gens de la finance...

Son *Arlequin poli par l'amour* a été joué par les Italiens de la troupe de Luigi Riccoboni à l'Hôtel de Bourgogne durant douze soirs — nous savons, nous, que dans cette pièce en un acte et en prose, qui plut grâce à sa partie carrée bien tournée (la Fée devant épouser Merlin aime Arlequin, qui en pince pour une autre), apparaissait déjà son génie propre à lui (débarrassé du racinien et du moliéresque) et qui s'épanouira dans de multiples chefs-d'œuvre, de *L'île des esclaves* à *La dispute*, merveilles de textes subtils et universels que s'approprièrent les grands metteurs en scène européens du xx^e siècle Strehler et Chéreau. Douze représentations, alors, c'était pas mal, et le trentenaire Marivaux peut dès lors espérer, mais, zut et triple zut, et quelle année que celle-là de 1720 ! Le voilà ruiné d'un coup, d'une traite (la dot de sa femme y passe), par la fameuse « banqueroute de Law », qui fut une affaire Norbourg à grande échelle, le financier écossais John Law étant un Vincent Lacroix d'envergure européenne, beaux bureaux rue Quincampoix, c'est le premier criminel à jabot... Et, qui plus est, notre Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, qui vient de perdre son père sans espérer obtenir l'héritage de sa fonction de directeur de la Monnaie de Riom, il sera tout à l'heure veuf (Colombe Bologne, sa femme, meurt au bout de six ans de mariage, il ne se remariera pas) et il devra se débrouiller sur le marché de l'emploi dans un monde fait de rentiers et de pique-assiettes, d'aristocrates et de beaux parleurs, de femmes inaccessibles et de cocottes, d'amoureuses et d'infidèles, de rivaux et de flagorneurs, de valets vifs et de quelques philosophes brillants comme le baron et vigneron de Montesquieu, qui, pour l'heure, accro à son microscope, s'intéresse surtout au gui, à la mousse des chênes et aux grenouilles...

Marivaux, lui, plus jeune que Montesquieu, observe à vue, et sans microscope, la société humaine qui l'entoure : ses grenouilles sont les sujets de Louis XV, et sa mousse de chêne la bourgeoisie parisienne. Pour survivre, il acceptera parfois sans état d'âme des enveloppes brunes que lui glissera dans la manche la Pompadour, cette épouse de fermier général devenue à la force du poignet la maîtresse du bien-aimé roi et qui a si bon cœur pour les artistes. Mais... son esprit n'en est pas moins alerte ! Son amour-propre le chatouille au point que, à l'entretien, au *gigolisme*, fût-il royal, il va préférer le

boulot, car il a plein de choses qui pétillent dans le ciboulot et il va mettre son intelligence (on sait qu'elle sera fort grande) au service du public, autrement dit du Lecteur, avec un *L* majuscule, un seul Lecteur à qui il s'adressera pour rejoindre à travers lui les oreilles de son époque et murmurer des airs à faire sourire et réfléchir (les deux simultanément, autant que possible) ce Lecteur général... Ce sera le journalisme, donc, son affaire. Il a déjà écrit ici et là des textes pour le *Mercurie galant* ou le *Nouveau Mercure*, mais il a des problèmes avec le respect des heures de tombée et, disons-le, avec l'autorité d'un patron, quel qu'il soit, et en l'occurrence ce Donneau de Visé de mes deux (se disait-il, peut-être) qui se prétend dramaturge depuis qu'il a connu un grand succès (*La devineresse*, en 1679) quand lui, Marivaux, même s'il commence à se faire un nom dans le monde des gazettes en joueur solitaire (aujourd'hui, il se serait ouvert un blogue), n'entend pas renoncer au grand métier de Racine. On ne travaille pas pour un rival!

Alors Marivaux fonde *Le Spectateur français*, inspiré par une semblable aventure outre-Manche, celle de Joseph Addison, qui s'était créé en 1711 un journal à l'enseigne du *Spectator*, et il va écrire, imprimer et distribuer sa «feuille» supposée hebdomadaire (mais... les retards seront fréquents) durant environ deux ans, de 1722 à 1724, tout en écrivant durant ces mêmes deux années des textes pour la scène qui (sus à Donneau de Visé!) traverseront le temps jusqu'à nous, comme *La surprise de l'amour*, *La double inconstance*, *Le prince travesti* (Claude Poissant en a signé un si beau au TNM en 1992) et *La fausse suivante*...

Le futur auteur du *Jeu de l'amour et du hasard* s'exerce donc au jeu de la plume et des idées dans ces «feuilles volantes» (il y en aura 25 livraisons). Comme Diderot, plus tard, qui dira en ouverture de son *Neveu de Rameau* (écrit entre 1760 et 1777, publié par Goethe en 1805) : «Mes pensées, ce sont mes catins», Marivaux annonce d'entrée de jeu que son Lecteur (à cet égard, il est comme moi, le Marivaux, j'ai toujours pensé que j'écrivais pour un lecteur, un seul, plus intelligent que moi!) aura droit à du «badinage de réflexion», il dira aussi «du libertinage d'idées», sautant d'une idée à l'autre, bati-fofant sur des détails, revenant à un amour d'enfance, effleurant l'idée alors peu courante de l'euthanasie, avertissant que «ce n'est point un Auteur que vous allez lire ici, mais un Homme», et là pensait-il sans doute à Pascal qui, au siècle précédent, parmi ses *Pensées*, avait glissé celle-ci : «Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi,

car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.» En écrivant, comme il le fait le 29 mai 1721, qu'«un homme, quel qu'il soit, est votre semblable», il ne pouvait cependant pas prévoir qu'il y aurait, deux siècles après sa mort, un Allemand venu des forêts du Nord, brancardier aux arrières de la Grande Guerre, qui écrirait une pièce de théâtre pour dire la même chose — ce serait *Mann ist Mann (Homme pour homme)* —, au cœur d'une révolution théâtrale menée et bien faite, aboutie, socialiste, désaliénant le spectateur tout en demeurant profondément théâtrale.

À sa manière, en son temps, étant *engagé* du côté des Modernes (la querelle des Anciens et des Modernes bat son plein ces années-là, c'est le grand débat chez les gens de lettres, les salons en bruissent), Marivaux était en quelque sorte un précurseur de Brecht en ceci qu'il s'intéressait grandement au rapport entre serviteur et maître. Dans *La double inconstance*, par exemple, le Prince, c'est un Puntila, et Arlequin un Matti, sans les beuveries humanisant le maître. Arlequin, bafoué par le Prince, qui lui vole effrontément sa bien-aimée, a cette réplique, scène 10 du premier acte, qui est une déclaration prébrechtienne : «Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches, et à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.» Matti quitte le service de Puntila, mais Arlequin, qui est d'une époque prérévolutionnaire, va se ranger, demeurer au service du prince voleur de blonde et avouer, en un retournement grinçant aux oreilles du spectateur d'aujourd'hui : «[...] puisque notre cœur s'est mécompté et que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience et nous nous accommoderons à l'avenant.»

Dans sa «Vingtième feuille», le 18 août 1723, le protosocialiste subtil que sera l'auteur de *L'île des esclaves*, de *L'île de la raison* et de *La colonie* est déjà préoccupé du sort de l'homme (homme pour homme, vous dis-je) puisqu'il avoue qu'on peut avoir tout mérite et toute réputation et n'être qu'«un homme comme un autre, c'est-à-dire un simple sujet d'observation, de même que l'homme dont on ne parle point et qui se perd dans la foule»... Il précise à son Lecteur : «Il n'y a ni petit ni grand homme pour le Philosophe, il y a seulement des hommes qui ont de grandes qualités mêlées de défauts; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de qualités, il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, et dont la médiocrité a ses avantages, car on peut dire en passant que c'est presque toujours aux grands hommes en tout genre

que l'on doit les grands maux et les grandes erreurs.» Il y aura, mais comment le saurait-il, Napoléon, Staline, Hitler...

Des idées, donc, dans ce badinage de réflexion, dans le libertinage de ce *spectateur français* qui, bien avant ce cher Bernard Frank, connaissait les vertus de la digression, lui qui, dès sa « Première feuille », le 29 mai 1721, après avoir annoncé qu'il allait « réfléchir à propos de rien », fait un retour sur un « attachement » qu'il connut à 17 ans pour une « jeune Demoiselle » qui l'avait charmé par sa simplicité, l'indifférence à ses charmes qu'elle semblait dégager, alors qu'un jour, après l'avoir quittée et s'apercevant qu'il avait auprès d'elle oublié un gant, il retourna sur ses pas et la retrouva toute à son miroir, toute en vanité : « Je sortis là-dessus, et c'est de cette aventure que naquit en moi cette misanthropie qui ne m'a point quitté, et qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes, et à m'amuser de mes réflexions. »

Examiner et s'amuser : le propre des grands chroniqueurs, dont Marivaux, qui, pour courte que fut sa carrière journalistique, fut l'un des plus sagaces. Je pensais à la manière du prince vélocipédiste de Saint-Armand, Foglia, en lisant la « Cinquième feuille » (10 avril 1722), dans laquelle Marivaux, le jour de la parade de l'infante espagnole qui à trois ans épouse Louis XV et traverse triomphalement Paris, se mêlera un temps à la foule (l'événement est tout de même sans précédent, un roi de 12 ans mariant une gamine : « [...] une fête délicate pour un Misanthrope », lance-t-il à son Lecteur) pour ensuite s'en éloigner, et aller discuter boulot et bout de gras avec un save-tier qui, dans sa boutique, n'a pas interrompu son travail. Il néglige l'événement pour un à-côté, un envers, préférant la compagnie d'un homme au travail : « Il m'a pris envie de voir de près ce Philosophe Subalterne, et d'examiner quelle forme pouvaient prendre des idées philosophiques dans la tête d'un homme qui raccommodait des souliers. » Pur Foglia.

Un soir, Marivaux s'en va seul au café Procope; quelques jours plus tard, cela donnera la « Vingt-troisième feuille » (8 janvier 1724), dans laquelle il va décrire à son Lecteur une assemblée de dissertateurs qu'il y a observée, lui confiant d'abord que, ces « amateurs de belles lettres », il les connaît « presque tous », ajoutant : « [...] ils sont dans le particulier de la plus aimable société du monde, raisonnables autant que spirituels; se trouvent-ils ensemble, vous ne les reconnaissez plus; ils sont à l'instant saisis de la fureur d'avoir plus d'esprit les uns que les autres. » Suit une description du combat.

C'est un pur *morceau de Marivaux*, une assiette de choix, la pièce du boucher, le plat du jour universel, du sûr plaisir de palais : « Il part une question, l'un la décide hardiment, et sans appel ; un autre condamne tout net ce que le premier a dit ; un troisième s'élève qui les condamne tous deux ; pendant qu'ils se disputent ensemble, un quatrième, par un ton qui se fait faire place, et qui vaut un coup de tonnerre, leur annonce sans cérémonie que tout ce qu'ils disent ne vaut rien ; un cinquième survient qui voudrait les apaiser, en leur faisant convenir amiablement qu'il pense mieux qu'eux sur l'article ; un sixième crie, s'offre pour arbitre et n'est plus entendu, mais à force de clameurs il prend toujours acte de ses diligences, et de l'accommodement judicieux qu'il propose ; un autre pour se distinguer ne dit mot, il secoue seulement la tête en homme qui renferme en lui, qui possède l'unique solution que l'on peut donner à la chose. Il confie la supériorité de ses lumières à son voisin paisible, qui écoute respectueusement le charivari spirituel qui se fait, et qui en même temps approuve l'idée de celui qui lui parle, sans savoir presque de quoi il s'agit ; quelques autres personnes, qui ne sont ordinairement là que comme les suivants des principaux acteurs, se répandent en petits pelotons dans la salle, agitent à l'écart la question, et se régalent *inognito* du plaisir de la décider, loin du danger de la réprimande, car ils n'oseraient approcher de la bataille, on les écraserait comme des Pygmées ; cependant la question qui a causé la dispute a disparu, il en a succédé vingt autres qui ont pris furtivement sa place, qu'on n'a point reconnues pour étrangères, et qu'on agite toutes à la fois ; enfin tant est procédé qu'il ne reste plus rien sur le tapis, qu'une masse d'idées subtiles et bizarres, qui se croisent, qui ne signifient rien, et que l'emportement et l'orgueil de primer ont férocement entassées les unes sur les autres ; alors chacun des disputants ne sachant plus à quoi s'en prendre, entêté confusément d'un sentiment quelconque, qui n'est pas celui qu'il avait d'abord, car il l'a perdu dans le combat, celui-là, mais de quelque autre sentiment qu'il a raccroché par mutinerie, en entendant crier les autres, se retire avec une poitrine épuisée, qu'il a sacrifiée à la gloire de ses idées ; la pauvre poitrine, que sa condition est malheureuse ! Bref, que reste-t-il de la dispute ? Rien que des leçons de brusquerie (qui à la vérité ne sont pas perdues) et qu'un exemple bruyant de la misère de nos avantages. »

Il se sentait vieux, ce Marivaux de la mi-trentaine ? Dans l'avant-dernière « feuille », le 22 juillet 1724, après une interruption de huit mois, il s'excuse ainsi du retard : « Je l'avais quitté [*Le Spectateur*

français] par une paresse assez naturelle aux personnes d'un âge aussi avancé que je le suis.» Parbleu, il a 36 ans! «À mon âge, continue-t-il, quand on a passé sa vie à examiner les hommes, à réfléchir sur eux et sur soi-même, et sur la valeur de nos talents, en vérité l'estime qu'on peut s'acquérir en une infinité de choses devient bien indifférente : on se dégoûte de tout, louange et blâme, tout est regardé du même œil ; on ne méprise rien si vous voulez, mais on ne se soucie de rien non plus, et l'on n'en est pas plus Philosophe pour cela, car cette indifférence dans laquelle vous tombez ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée, elle vient de la nature des choses que vous avez examinées ; elles vous donnent pour elles une tiédeur que vous n'attendiez pas, vous leur sentez un vide que vous n'aviez point dessein d'y trouver, et ce vide que vous leur sentez, vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y est réellement, et si vous avez raison de le sentir ou non, ce serait autant de fatigue inutile ; vous restez comme vous êtes sans plus de curiosité, sans blâmer ceux qui ne sont pas comme vous ; et voilà précisément l'état dans lequel je me trouve aujourd'hui.»

Pour le vide, il y aura Beckett, qui se dévouera pour y plonger. Lui, le cher Marivaux, il va mourir à 75 ans, deux siècles avant la création d'*En attendant Godot*. Son œuvre théâtrale apparaîtra comme la plus grande de son siècle, battant Voltaire, qui se croyait dramaturge d'abord!

Marivaux aura vécu plus longtemps que son roi (64 ans) et la Pompadour (43 ans), plus longtemps que Donneau de Visé (72 ans), Joseph Addison (47 ans), John Law (58 ans, en exil pour éviter le cachot) et Mme de Tencin (68 ans). Seuls Mme de Lambert (86 ans, la Denise Bombardier de son temps) et le grand Riccoboni de la Comédie-Italienne (78 ans) le battirent dans cette course à la vie, malheureux stratagème...